

En petite vitesse

Autor(en): **Julius**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 13

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EN PETITE VITESSE

DIMANCHE dernier, un train se formait dans notre village ; ce train était composé d'une automobile à laquelle étaient attelées à la queue leu leu des luges à une personne où garçons et fillettes attendaient le départ, celles-ci en costumes de ski. Notre docteur — pas docteur en droit, s'il vous plaît : il raccommode aussi bien les bras gauches que les droits — organisateur de la randonnée d'environ 5 kilomètres, s'est assis sur la dernière luge afin de surveiller le convoi : il est donc promu au grade de chef de train, ce dont il n'est pas peu fier.

La locomotive se met en marche à petite vitesse — du reste, elle n'a jamais fait du 50 — et les luges suivent à la satisfaction de tous les jeunes participants. D'avance, il avait été décidé que si on croisait une auto, le convoi s'arrêterait afin qu'aucun accident ne survienne. Au second départ, la ficelle d'une luge casse : coup de sifflet du chef de train, arrêt, réparation. Un peu plus loin, à cause d'une petite « gonfle », un des enfants verse. « Re » coup de sifflet, puis le train repart gaîment aux rires des jeunes. Chaque passant contemple la gentille cohorte — chose toute nouvelle dans le pays — et tous rentrent dans leurs pénates saupoudrés de poussière de neige, contents de leur course et sains et saufs grâce à la surveillance du bon docteur.

On prétend — je ne sais si c'est vrai — que les CFF vont prendre des mesures pour parer à cette nouvelle concurrence de la circulation.

Julius.



DANS LES HAUTS PATURAGES

Au cousin Franz.

QUAND, débarqué à trois heures, en plein juillet, à la gare d'Aigle, tu auras laissé partir, au milieu des cris et des rires, la patache de Corbeyrier, filer le léger break à capote à franges de Villars, et s'ébranler la poste du Sépey à grand renfort de sonnaillies, quand la placette avec son platane sera retombée dans le silence, peuplée tout au plus par trois gamins qui baguenaudent, alors tu verras s'avancer une courte et boulotte personne, le fouet en bandoulière, le jupon retroussé :

« C'est-il des fois le monsieur pour les « Essertits » ? »

A quoi tu répondras :

« Vous l'avez dit, dame Céphyse Orge, c'est bien moi et nul autre, et mon bagage est quelque part aux alentours ! »

Et le bout de femme :

« J'ai cru bien faire de charger déjà tout le tremblement, on partira quand le cœur vous en dira ! »

Les galopins, les doigts dans la bouche, dans le nez ou ailleurs, te regardent escalader la guimbarde, et fouette cocher !

Le soir, on arrive. Par le « vionnet » élevé, raboteux, l'on arrive ; l'étendue, en contrebas, baigne dans une vapeur d'or tranquille ; un tourment, et c'est une féerie, une apothéose ! Barrant l'horizon, embrasé par le feu de Bengale du couchant, pelé, penché, semblant palpiéter, un roc s'érige : le Chamossaire ; tandis qu'à ses pieds, parmi le culbutis des chalets noirs, dans un réservoir naturel où vacillent les rayons brisés de l'incendie, deux vaches tendent le museau pour boire.

A Chesières, au Sépey, l'hôtelier, avec force courbettes, est descendu au devant de ses visiteurs ; ici, un grand vent dans les sapins vous accueille, et dame Isaline Ogay qui, dans la

pénombre de sa cuisine, lâche son coquemar, et s'écrie, les bras au plafond :

« Quand je le disais, que c'était cette grosse « niaque » de Céphise ! »

Les Essertits ? une aire !

Il n'y vient personne, il ne s'y passe rien. A peine y compte-t-on dix feux, dix baraques vermoulues, tapies à fleur de précipice, quelques bergers et fromagers qui « inalpent », enfin, comme dans tous ces culs-de-sac perdus, grouillant pêle-mêle, une nitée d'enfants et de chatons ; voilà tout.

Les hameaux joyeux du vignoble, les gras terroirs d'un travail aisé, les abbayes des dimanches sont bien loin. Ici, le silex affleure l'humus, et l'individu, solitaire à la face du ciel, tisse sans conseil sa pauvre vie, pourvoyant à son bien ou courant à sa perte, maître !

Il n'existe ni école, ni église ni magasin d'aucune sorte. Il y a M^{me} Roulin qui est sage-femme et tient de l'huile de ricin sur sa commode, et Céphise Orge, qui descend à Aigle chaque samedi à côté de son bidet, pour remonter à nuit close, avec huit heures de route dans les jambes, et dix kilos de provisions sur les bras.

Céphise compte douze ans d'hyménée et douze enfants, comme Jacob, à cette différence près que ce sont des filles. « Douze gosselines, bon sort de bon sort ! » s'exclame le père Anselme Ogay, tandis que la compassion de sa femme pour la « pauvre corpse » se traduit par un claquement de langue tout apitoyé : *tz !* Mais la replète maman, rose et blanche comme un radis, n'a point l'air de trouver son corps tant à plaindre que le veut bien prétendre sa riche cousine : « Va pi, lui crie-t-elle avec son rire de bonne réjouie, on ne dira toujours pas qu'on est débêni du bon Dieu ! » Car tout son monde, vif et chantant comme une couvée d'alouettes, tourne, vire, monte au pré, charge la quenouille, tricote des bas, étend la lessive, recueille, tout le long de l'an, champignons, aïrelles ou bois mort, et l'aînée, Félicie, chante déjà la chanson :

*Faut savai si on s'vu mariâ
Dein lo temps qu'on sè mairè !*

Sur les chalets, de belles devises sont écrites, des symboles, mystiques ou familiers, entaillés dans le bois et emplis de couleurs ; le chandelier chrétien à sept branches, un coq tout panaché, ou bien l'ours de Berne, en regard duquel un aïeul facétieux grava postérieurement un bonhomme qui lui fait la hique ; puis, au-dessous de ces figures, on lit ces sentences : « La Maison Céleste, c'est la Bienheureuse. — Que l'homme jouit après sa mort. — Mais en espérance, par une suite de Ses bénédictions, nous avons fait bâtir cette Edifice Terrestre, — Par M^r Anthoine Cordier. »

Les choses bonnes, — les visites à la grand'mère, par exemple, dont le fils est buveur et qui est résignée, — prennent, là haut, je ne sais quelle candeur fondante, les plaisantes, au contraire, un sens d'impayable malice. Celles-ci ne se dénombrent plus : la Blanchette au « Sain-ton » a chevrete, nuitamment, un cabri à deux têtes, et le Sain-ton en reste consterné ; le « Tot-fessu » s'embéguine de la petite Judith qui veut du bien à Philibert « retour d'Amérique », et l'an dernier par sa mauvaise langue, le père Chapuisat fit battre deux femmes sur le pré.

Le père Chapuisat est un vieux « bougre ». Son esprit est aussi chargé de piment qu'une poivrière ; il dit : « Dans notre jeunesse, on s'amusaient mieux ; on jetait bas les vieilles granges, on mettait le feu aux poules, on tuait les vieux ! » et quand il a déconcerté son interlocuteur ou attisé les bisbilles, il salive de biais un jet de chique en ajoutant : « Rien n'est plus beau que la lumière ! »

Il n'a pour tout bien qu'une bicoque trébuchante, une chèvre et sa pipe noire en compagnie de laquelle il passe ses journées et qu'il

vient fumer chaque soir sur le banc du chalet peint et orné des Ogay, en suivant les allées et venues de dame Isaline d'un clignotement goguenard et persistant ; et dame Isaline, qui possède le plus nombreux troupeau de l'alpe, des prés à matin et un fourneau-potager, dame Isaline qui détourne ses prunelles, un peu nerveuse, ne manquera pourtant jamais de proposer :

« Vous verra-t-on pas à la veillée, François ? »

Sur quoi l'autre réplique :

« Qu'en penses-tu, ma belle ? tandis que de son œil roux, aux aguets sous son sourcil remué comme un renard au fond d'un taillis, jaillit un éclair fugitif de rancune amoureuse. »

Dans les ravines au revers, déjà l'ombre s'amasse ; à perte de vue, les pâtures mamelonnées ou crevassées se noient sous la trépidante lumière ; la « Bioche » gravit le crêt avec le « Tatzet », son promis. Elle est roussaude, énergique et pauvre, et ses beau-parents, les Ogay, ne lui sont pas bienveillants, moins à cause de sa bourse plate que par motif de déplaisance. Le père Anselme surtout, mince et robuste comme l'arole, à la chevelure drue d'un gris d'argent, aux dents saines comme le cristal de roche, a peine à supporter sa laideur ; mais avec le tact doux du Vaudois, cette pudeur d'un quant à soi plus circonspect sous la bonhomie qu'on ne se l'imagine, il se garde d'en souffler mot. « Paraît, s'est-il borné à dire un soir à sa femme, avec un certain retrait gouailler de sa lèvres rasée, — paraît qu'elle a un charme inconnu ! » et s'il en pense davantage, personne n'y verra rien.

Devant le monde, le « Tatzet » prétend que sa mie, avec ses jambes remontées jusqu'aux épaules, fait songer à l'une de ces grandes araignées d'herbe qu'on appelle des « chèvres » ; il la blasonne tout le temps, il est tout le temps pendu à ses jupes.

Pour commencer, les anciens leur ont affirmé un bois, et un carré de pré, tout semé de rocailles, qu'il faut tondre à la serpe : la « Terre-brûlée ! » « On verra voir s'ils en tirent une meule ! » se sont-ils dit. Incliné vers le couchant, il est si bien fermé de buissons, qu'à deux pas on dirait d'un vrai closeau. Or, quoique son prétendu bougonne que le père ne s'est pas fendu, la Bioche se sent une obscure prédilection pour ce bout de mauvais terrain, et reste des pleines minutes, accroupie sur quelque bloc moussu, les yeux perdus dans le poudroier doré du val ; mais voyant, dans la tranchée, déboucher un point mouvant qui est le vieil Anselme, en route pour le café des quatre heures, elle se dévale au triple galop, et se précipite dans la cuisine juste à temps pour charger le coquemar, qui tremousse bientôt, léché par la flamme.

Et voici comme est la cuisine des Ogay :

Elle ouvre sur la galerie par une porte pleine et partagée en son travers, le guichet supérieur formant fenêtre. Par les chauds après-midi, on le tient clos et la pièce n'est plus éclairée que par l'huile de la crèche, d'où émane, dans la pénombre, l'arôme frais et plein de l'herbe coupée, mêlé au gras relents des bêtes et du lait. Cependant, comme le contrevient voile quelque peu en sa fermeture, un oblique rayon glisse sur le manteau de la cheminée, et incendie la rousse tignasse de la Bioche « à croupetons », affairée à doser la poudre parfumée, tandis que le père, prenant place, étale ses jambes avec délice, et les yeux au plafond, d'un air innocent, murmure : « Oué... du temps qu'Isaline me faisait la cour, ...et qu'elle en profitait pour me faire mouder le café !... »

Tels sont les êtres, des Suisses sans fraude ; l'espèce s'en fait rare, cousin ! Pour cadre, représente-toi ce cirque de roches, vrai entonnoir, où le ciel verse sa « rumeur » implacable, ce calorique fait de lumière et de vent ; la mélodie alanguie des chevriers invisibles, tombant des hauteurs comme la vibration même de cette lumière ; les chalets assoupis ; l'abreuvoir tout